

## **DE LA LIBERTÉ DE MANIFESTER EN MAI 68** **À PARIS (1) ...**

Pour sa part la Fédération anarchiste avait décidé de prendre part à la manifestation de protestation contre les événements qui s'étaient déroulés rue Gay-Lussac et auxquels le groupe Louise-Michel et la Fédération avaient pris une si grande part. Prendre contact avec le comité d'organisation, c'était se heurter aux communistes et aux organisations «bourgeoises» qui ne voulaient avoir aucun rapport avec les anarchistes et, en général, avec aucune de ces organisations qui prétendaient se placer à leur gauche. Or avec les trotskistes, nous étions de ceux-là, nous les libertaires. Lorsque je proposai à l'*Union des syndicats Force ouvrière* d'accueillir dans ses rangs tous ces petits groupements révolutionnaires qui risquaient d'être chassés du cortège «officiel» par le service d'ordre des communistes, le secrétariat donna son accord. Cette mesure avait deux avantages, d'abord celui de grossir nos rangs et ensuite de donner un peu de tonus à notre défilé. Je ne suis pas persuadé d'ailleurs que tous les syndicalistes furent enchantés de cette présence. Beaucoup vivant encore sur le scandale de «l'affaire Bonnot» craignaient des débordements. Ils se trompaient d'époque et d'anarchistes et le reconnurent... après. Mais notre opération mûrement réfléchie fut servie par un de ces hasards dont le bon sens populaire proclame "qu'il faut le voir pour le croire".

Le défilé partait de la République pour gagner Denfert-Rochereau en passant par les Halles et le quartier Latin. Obligatoirement, il devait, à partir de la place de la République, emprunter la rue de Turbigo pour gagner le boulevard de Sébastopol et passer la Seine devant le palais de Justice pour remonter le boulevard Saint-Michel. Une belle balade. Justement, le siège de l'Union régionale se trouvait au carrefour de la rue de Turbigo et de la rue Beaubourg, à deux pas du boulevard de Sébastopol, et tout le cortège devait obligatoirement défilé devant notre local. Il est des choses qui ne s'inventent pas, mais dont on profite comme allant de soi. Nous ne rejoindrons pas le point de rassemblement et nous attendrons le passage du cortège pour nous placer à sa tête. Enorme! La tête des communistes était plaisante à voir. Un des moments les plus agréables de ma vie militante. Et cela fut possible grâce à l'importance de la foule rassemblée devant l'Union régionale et qui obstruait tout passage.

Alors que nos syndicats se mettaient en place, que les anarchistes arrivaient en criant «*Louise Michel! Louise Michel!*» qu'un fort contingent d'émigrés espagnols appartenant à la C.N.T. et à l'U.G.T. nous rejoignaient, bannières en tête, nous vîmes arriver par petits groupes hétéroclites ces militants des organisations en marge chassés par les mastodontes de la vie politique et qui venaient chercher auprès de nous la possibilité de se faire reconnaître. Prévenus par le téléphone arabe, leur instinct les guidait vers cet îlot de démocratie que nous formions. Et c'est tout naturellement que cette masse importante se trouva placée en tête du défilé, sous le regard ébahi de la presse, de la radio et de la télévision enthousiasmées par l'étrangeté de la situation. Tous se précipitaient vers nous pour nous interviewer.

Mais, s'ils furent étonnés, ils ne furent pas les seuls, et les gros bras de la manifestation «officielle» le furent encore davantage. Et nous vîmes arriver vers nous des messieurs sérieux qui nous demandèrent de céder le passage, de nous mettre à la queue du cortège ou de décamper. Les «innocents»! C'est un

(1) Titre *Anti.mythes*.

des secrétaires de l'Union régionale, mon ami Paiment, chargé de l'organisation de notre manifestation qui les reçut dans la rue devant notre siège. D'une part Paiment n'aimait pas les communistes, d'autre part notre succès nous avait rendus nerveux. Le dialogue fut court et je laisserai au lecteur le plaisir de le deviner ! Pour ma part j'allais de micro en micro et je n'étais pas seul.

Et c'est ainsi que cette manifestation monstre, un million de participants au jugement des organisateurs, s'ébranla conduite par des militants de Force ouvrière, par des anarchistes, des trotskistes, par des Espagnols appartenant à la C.N.T. ou à l'U.G.T., brandissant leurs drapeaux rouges, leurs drapeaux rouge et noir et leurs drapeaux noirs.

Pour se démarquer de notre groupe qui, banderoles en tête, ouvrait le défilé, les petits futés de la C.G.T. trouvèrent une parade. Bras dessus bras dessous ils formèrent une chaîne qui retenait le cortège, laissant entre sa tête et nous un espace suffisant pour démarquer les deux manifs. Fallait y penser. Mais voilà, tout au long de la route, la foule agglutinée sur les trottoirs et qui cherchait un espace pour s'insérer dans la file s'y précipitait et se collait à nos fesses. Et plus les «directeurs» agrandissaient l'espace entre eux et nous plus notre groupe grossissait. Enfin, résigné, le service d'ordre de la C.G.T. décida de jeter l'éponge et les deux cortèges ne firent plus qu'un, avec en tête les anarchistes qui faisaient un tapage de tous les diables.

Pour une belle journée ce fut une belle journée. Vous êtes sceptique? On repasse parfois ce cortège historique à la télévision. Regardez-le bien. Ce serpent énorme qui ondule sur les boulevards et les avenues de la capitale, il est conduit par une forêt de drapeaux rouges et de drapeaux noirs qui encadrent l'immense banderole de *Force ouvrière* et celles, plus modestes, des organisations révolutionnaires. Et comme un «malheur» n'arrive jamais seul, le service d'ordre de la C.G.T. avait rejeté les étudiants en queue de cortège, vers la gare de l'Est. Mais ceux-là aussi avaient adopté le drapeau noir, et c'est encadrés par l'emblème des anarchistes qu'un million de Parisiens vont traverser la ville!

-----

Il suffit de jeter un regard sur son histoire pour constater que les fêtes que s'offre le mouvement révolutionnaire sont courtes et que lorsqu'on manque le coche, alors le monde du travail se retrouve «Gros-Jean comme devant». Celles que les étudiants et les ouvriers s'offrirent ce printemps-là durèrent un mois. Un mois de grèves, d'occupation d'usines où, là aussi - rappelons-nous Sud-Aviation - les anarchistes jouèrent un rôle important. Je ne vous conterai pas jour par jour ces défilés journaliers où nous galopions à perdre haleine derrière une jeunesse déchaînée, ces séances à la Sorbonne, ces barricades construites de bric et de broc et abandonnées lorsqu'un képi se pointait à l'horizon, cette attitude bornée des communistes appartenant à la C.G.T. qui fermaient la porte de leurs usines aux étudiants, puis enfin cette lassitude de tout mouvement qui a l'impression de tourner en rond sans trop savoir sur quoi déboucher. J'ai conté tout cela dans une série d'articles publiés dans *la Rue*, la revue du groupe Louise-Michel, qui venait de paraître et dans mon livre: *la Révolte de la jeunesse*. Dans un premier temps, les étudiants avaient laissé le pouvoir tourner à vide, refusant le contact. Cette politique du vide fut confortée par l'indécision du gouvernement, par l'escapade de De Gaulle vers l'armée d'occupation en Allemagne pour prendre langue avec son «féal», le général Massu, un vieux débris de la guerre d'Algérie. Mais lorsque l'organisation syndicale se fut engagée, alors Pompidou trouva quelque chose où s'agripper, un interlocuteur pour discuter avec le pouvoir, des partenaires «valables». Après des discussions laborieuses qui sont dans tous les manuels de ce temps et sur lesquelles je ne reviendrai pas, l'accord se fit sur le dos des étudiants qui s'étaient laissé piéger et avec quelques avantages pour les ouvriers, que le temps grapillera rapidement.

Ce mois de mai, que de choses s'étaient passées qui appartiennent à l'histoire du mouvement anarchiste. Nous avons occupé une aile de la Sorbonne, nous avons beaucoup parlé, même si nous n'avons participé à aucun des palabres du Comité qui dirigeait l'occupation des bâtiments; nous étions présents à la manif qui, à travers la ville, a conduit la jeunesse au stade Charlety, nous étions avec les étudiants lorsqu'ils ont envahi la Bourse, ce temple du capital. Mais tout cela est dans les «gazettes», en particulier dans *le Monde libertaire* de l'époque et dans *la Rue* qu'il faut relire pour avoir une vue objective de ces instants exaltants.

Naturellement, la presse a peu parlé de la présence de la Fédération parmi les étudiants des facultés et parmi les ouvriers des usines. La *Fédération anarchiste*, par la solidité de son organisation, inquiétait cette petite bourgeoisie qui ouvrait des grands yeux devant l'événement. Par contre, elle s'est longuement étendue sur le drapeau noir, celui que baladaient les étudiants dans leur course folle à travers la ville, sur ces anarchistes de préaux d'école issus de la bourgeoisie qui finira bien par récupérer sa progéniture lorsque «la bise sera venue». Il suffit de voir ce que sera par la suite la carrière de ces «révolutionnaires» qui me traînaient dans la boue lorsque j'expliquais aux «naïfs» ce qu'il resterait de cette révolte lorsque «papa» se fâcherait et couperait les vivres, pour comprendre nos réactions mesurées devant cette poussée de fièvre. Et pour ma part je peux relire sans rougir ce que j'écrivais alors.

**Maurice JOYEUX.**

-----